

La quadrature du cercle

René de Maximy

Jeux permettant de meubler à peu de frais des moments conviviaux, ou mappes exposant en images des informations géographiques, les cartes sont des jeux codés, utilisant des signes connus ou de circonstance et légendés, véritable écriture à l'usage des *joueurs*. C'est pourquoi il n'est étrange ni pour un cartographe, ni pour un géographe de représenter par un carré une information, ou une combinaison d'informations, dont l'inscription dans le paysage correspond à un cercle. Mais la quadrature du cercle c'est aussi, entre autres, de montrer comment porter, sans trahison (bien qu'il y ait traduction en images), sur un support aux dimensions restreintes et pouvant être tout à fait matériel – papier, cuir, bois, toile, verre etc. – ou n'être qu'une image virtuelle construite sur un écran d'ordinateur (ou sa virtualité demeure en mémoire numérique), ce que l'on veut mettre en évidence d'un paysage vaste comme un quartier, une ville, une région, un pays ou un empire, voire la planète et au delà.

Je ne donnerai certes pas une réponse exhaustive à cette question, à vrai dire je ne lui donnerai d'ailleurs pas de réponse du tout, mais je vous parlerai, ici, de géographie, puisqu'il s'agira d'informations précisément localisées concernant autant le milieu naturel ou créé que la société qui l'occupe, le gère et le modifie.

La carte, un outil au service de la géographie.

Ces informations localisées sont transcrites en des dessins cotés selon des normes coordonnées qui les orientent dans l'espace : longitude, latitude, voire altitude. Ces dessins, communément nommés *cartes* ou *cartons*, se veulent une écriture particulière décrivant le paysage en ses formes et en ce qu'il contient d'êtres et d'objets dispersés ou assemblés, autorisant, pour qui sait les lire, à découvrir, pour partie, les forces physiques et sociales, les dynamismes, tenant et ordonnant ces êtres et ces objets. Cette écriture est structurée par l'échelle à laquelle la réalité observée est ramenée, et par une sémiologie simple qui permet de la composer en usant de signes répertoriés et explicités dans une légende qui précise sur quelle portée et selon quelle clef chaque image proposée *doit être lue* (*legenda est imago*). Échelle, orientation, légende en sont la grammaire. Sans une bonne connaissance de celle-ci, le faiseur de cartes produira des documents incomplets, peu lisibles ou d'interprétation difficile, voire incertaine ; de même, le lecteur n'en tirera pas tout le bénéfice escompté et pourra même s'imaginer qu'il y a manipulation de l'information ou de l'espace alors qu'il n'y aura que mauvaise lecture de son fait.

Ainsi, pour les géographes, outils et instruments d'excellence, les cartes sont des transcriptions qui peuvent être globales ou sectorielles. Segmentées et très articulées, elles autorisent quasi toujours au moins deux lectures complémentaires, une lecture minutieuse et analytique, une lecture synthétique. Aussi n'est-il pas rare que la légende reflète ces deux approches, détaillant minutieusement la sémiologie proposée et exposant par des extraits d'image complexe la vision globale de telle ou telle association significative. Ce ne sera que de cette façon qu'elle remplira son rôle de référentiel acceptable du paysage. Qu'elles soient fonctionnelles ou spatiales, structurelles ou accidentelles, globalité et sectorialité se retrouvent donc assez systématiquement associées lorsque des géographes conçoivent, élaborent et *managent* la cartographie. Ils n'ont pas inventé de

meilleure écriture pour raconter la terre, en expliquer la diversité, les ressemblances, les équilibres, les harmonies. La maîtrisant et en usant en bon artisan, avec une minutie d'enlumineur, ils sont

dès lors assurés que la terre et tout ce qu'elle porte, supporte, contient, cache ou expose seront suffisamment bien décrits pour que tout initié à la compréhension des paysages puisse en tirer des enseignements utilisables.

Reste que les cartes divertissent, impressionnent, dérangent souvent ceux qui les consultent et toujours inquiètent les lecteurs avertis. Aussi, pour les utiliser à bon escient, sans risque d'être piégé par leurs charmes et manipulés par leur (apparente) évidence, les géographes privilégient volontiers le recueil de cartes, l'atlas, qui met en relation interactive, donc en interdépendance pour qui sait lire, des cartes thématiques. Sur ce point il importe de se bien entendre : un atlas est un tout, les images à thème qui le constituent peuvent être considérées séparément, mais elles n'ont tout leur sens, ne livrent toute leur signification, qu'à travers leur diversité et leur convergence, autrement dit que par une lecture dialectique de l'espace quelles favorisent.

J'ai dit qu'un atlas était constitué le plus souvent de cartes à thème, il présente en effet *ce qui est posé*, c'est-à-dire mis en avant, observé sous divers angles et analysé selon plusieurs clés de lecture. Il importe donc de bien en saisir l'usage et la portée. Le mot *thème* renvoie, en son sens premier, à l'idée, la proposition qu'on développe, autrement dit au sujet abordé. Il connote aussi la composition, la mise en ordre de ce sujet, le dessin mélodique permettant leitmotive et variations, ainsi que la traduction d'une forme immédiatement saisie, mais pas nécessairement comprise, en une autre, compréhensible, mais demandant que l'on soit initié pour la comprendre. Ceci implique, naturellement, un véritable apprentissage pour savoir traiter l'ensemble du thème (et des thèmes), depuis la détermination et la définition de la proposition à développer jusqu'à sa traduction en un langage particulier, en sachant jouer avec la composition, les variations et les récurrences.

Au vu de ce qui précède on comprendra aisément que si l'on peut manipuler l'espace grâce à la cartographie, qui en expose un grand nombre de caractéristiques et en propose un non moins grand nombre de lectures permettant d'en user avec une maîtrise suffisante, on puisse alors, au gré des interlocuteurs que l'on a, lorsqu'on veut, et si l'on veut, les informer et les convaincre du bien fondé de ses propres intérêts, mettre en évidence les

contraintes géographiques et socio-géographiques qui conduisent aux conclusions auxquelles on est arrivé ; mais que l'on peut aussi céder à la tentation de manipuler l'information pour aboutir, comme s'il n'y avait pas d'autres voies acceptables, aux conclusions que l'on veut imposer.

Compte tenu de cela comment procéder pour que le lecteur de cartes thématiques jouisse pleinement de sa capacité critique ? Voilà, à mon sens, la première interrogation que doit se faire le géographe, *instrumenteur* et utilisateur de l'outil cartographique. Cette affirmation motive quelque développement. Si on est bien d'accord pour admettre que l'approche géographique se fonde sur le paysage et que son outil d'excellence est la carte, on comprendra que l'ensemble de la connaissance et que la réflexion du géographe passent à un moment ou un autre par la cartographie, ce qui implique une absolue rigueur dans la fabrication et le maniement de la carte. Ceci ne veut pas dire que toute carte est rigoureuse, mais que les conditions de son maniement doivent être rigoureusement établies, de manière à savoir ce qui, de son interprétation, relève d'une lecture sans incertitude et ce qui relève d'une lecture spéculative dont les leçons doivent être balisées et pesées. À cette condition le géographe peut sortir du jeu de la description de la terre dont il s'est fait le grand maître (il n'est qu'à lire Jules Verne et suivre A.

de rédiger pour toute carte ou recueil de cartes. Naturellement cela demeure imparfait. Comme faire une carte, la lire, l'interpréter, est une science, de même le regard s'éduque ; cependant, certains n'hésitent pas affirmer que la carte produit des images manipulées (dans le sens péjoratif de *truquées*) quand cette impression qu'il y a manipulation ne vient que d'une insuffisance de compréhension, malgré légende et notice, du dessin qui est soumis à leur lecture et à leur entendement.

En vérité, se demander si, dans l'élaboration d'une carte, il y a manipulation, c'est mal poser la question car la carte est, par définition, le résultat volontaire d'une manipulation nécessaire. La bonne démarche est donc de se demander de quelle façon la manipulation a été conduite. S'il respecte clairement les étapes que l'on a déterminées : définir la problématique, donner les sources, préciser la conception et l'élaboration, formuler un commentaire d'accompagnement, on ne peut dire que le cartographe manipule déshonnêtement l'espace et l'information qu'il prétend fournir à son lecteur.

L'ascèse de la carte.

Croire que les cartographes font des cartes comme d'autres des cocottes en papier serait d'une grande naïveté, leur prêter des intentions machiavéliques de grand manipulateur serait un fantasme. C'est beaucoup plus simple que ça. Les cartes sont des objets complexes qui peuvent transcender l'innocence de leurs auteurs car elles leur échappent toujours peu ou prou, se chargeant d'étonnantes potentialités d'analyse pour qui sait les bien lire.

Je m'explique d'abord sur l'innocence des auteurs. Ils croient toujours qu'ils vont maîtriser le dessin qu'ils élaborent, ce qui n'est guère possible, sauf s'il transcrit une information simple et très linéaire. J'ai dit que le regard de l'utilisateur de cartes s'éduque, mais ce n'est pas assez dire : tout regard s'éduque, le discours de chacun se formule et s'énonce à travers une culture. Ainsi le discours géographique est orienté par la discipline qu'il sert, filtré par la culture de ses servants. Il faut donc s'arrêter attentivement sur le type de démarche qui suscite la conception,

l'élaboration et l'utilisation de cartes. J'élimine de mon propos les démarches ne relevant pas de la géographie, ce qui ne signifie pas que ces démarches ne sont pas honorables et donc considérables, mais elles relèvent d'autres objectifs, d'autres problématiques et font appel à d'autres ascèses.

Au début de toute observation de son environnement écologique le géographe, avec sa culture et un regard particulièrement entraîné à cette fin, se trouve face à un paysage dont il a appris à décrire la morphologie et dont il veut expliquer la structure et le pourquoi des êtres et objets qui le font et l'animent. Il sait que, pour ne rien omettre de l'essentiel, il doit s'attacher à en sérier les éléments en fonction d'une certaine hiérarchie qui, elle, variera avec la problématique qu'il se sera fixée. Naturellement cette problématique n'est pas arbitraire, elle lui est dictée par ce qu'il voit et de ce que, de prime abord, il déduit de sa vision. Sérier et hiérarchiser induit la recherche d'articulations entre les éléments identifiés du paysage, qu'il s'agisse de son mouvement géomorphologique, de l'organisation sociale qui l'habille ou des êtres qui le dominent et le *manègent*, donc aussi des moyens mis en oeuvre par ces êtres. Voilà qui demande d'entrée de jeu une série de choix, partant de décisions réductrices, déterminées très clairement par ce que l'on cherche à faire voir. Ainsi, d'emblée, le paysage oriente son observateur critique, ce qui lui fait n'envisager de ne s'attarder que sur ce qu'il sait, de par son initiation, pouvoir en écrire et ensuite en décrypter. Comme la connaissance des structures fournit un véritable trousseau de clés pour ouvrir un paysage à l'entendement, l'analyse structurale me paraît une bonne méthode que je privilégierai pour la suite de mon exposé.

Il faut d'abord se souvenir que la géographie est "l'action de l'homme sur le paysage et du paysage sur l'homme" (A. Choley). Les deux entités du binôme sont ici indissociables, elles imposent de penser en termes d'espace social et socialisé. Dès lors on comprendra qu'il faille, pour en user au mieux, manipuler le paysage, lui faire dire ce qu'il contient, en songeant qu'il détient beaucoup plus d'informations que ne le laisse croire à première

socialisent, s'en font *les acteurs*. Ainsi paysage, société, occupation, usage selon les besoins, vie quotidienne, organisation et modes de composition de l'espace sont les objets de la réflexion dont la carte doit être une des expressions.

Sans *a priori* ni référence à un quelconque modèle passe-partout, le géographe commence par observer le paysage, espace-objet qu'il désire étudier. S'il en voit bien les parties, il le considère d'abord comme un tout. De son observation il tire une description qui le mène systématiquement, impérativement et délibérément à des interrogations : pourquoi ce paysage et ses particularismes ? D'où viennent sa normalité et sa singularité ? Comment en dévoiler les composantes significatives, mettre en évidence les raisons de son actuelle apparence ? Etc. Enfin, ayant assemblé quelques explications structurelles et fonctionnelles, il déplie le paysage initial, le donne à voir afin d'en exposer ce qui était caché en première analyse. En d'autres termes, après avoir composé l'image fruit d'une combinaison d'attributs (dont actuellement les SIG permettent d'augmenter la précision et la complexité d'interprétation) par une notice explicative, il accompagne et assiste

l'ensemble produit du signifiant, décident d'en faire, c'est-à-dire le sens et l'usage qu'ils lui confèrent effectivement, peut s'appeler *la signification*. C'est elle qui finalement prévaut dans l'exercice d'appropriation de l'usage du paysage. Or, tout autant que sa description, ce sont les forces sociales qui entraînent son façonnage et, par là même, expliquent son *usance*¹ qui retiennent l'intérêt du géographe, justifient ses analyses et exigent des synthèses.

Il appartient à l'analyste (le géographe) de saisir les signifiants constitutifs du paysage, objets aisément saisissables et introduits dans les banques de données (pouvant être numérisées et informatisées) que l'investigation permet de constituer, d'en induire les signifiés, les intentions premières, et d'en connaître les significations afin de mesurer ce qui sépare les projets des objets appropriés par les sujets agissant, que j'ai appelés les actants. Ainsi peut-on évaluer les forces sociales à l'oeuvre dans un espace étudié. C'est là une longue marche qui suppose qu'après les observations, les descriptions, les interrogations, les hypothèses, les explications, il y ait des classifications et une vérification de leur bien-fondé qui s'inscrivent dans la poursuite d'une véritable recherche-expérimentation, c'est-à-dire dont on s'attachera à vérifier, à expérimenter, la pertinence par le truchement des propositions qu'elle permettra de formuler et qui seront mises en

oeuvre.

Voilà ce qu'apporte *la carte thématique* et qui se retrouve clairement complété par la notice explicative, commentaire et réflexion géographiques, ou socio-géographiques, d'accompagnement.

Mais le géographe ne se satisfait guère d'une carte isolée. Car il sait qu'une carte ne pourra jamais en dire assez pour aider à la compréhension d'espaces aux caractéristiques trop nombreuses et

ses insuffisances (que le géographe s'est ingénié à mettre en évidence par la couleur, les trames et les signes, outil sémantique qu'il a appris à manier), il peut, par une véritable interrogation dialectique courant à travers un recueil de données transmues en dessins, savoir étonnamment de choses, *a priori* non évidentes, d'un paysage et de ce qu'il porte, supporte, contient, cache ou expose. C'est pourquoi le géographe préside à l'organisation des cartes et à la progression de leur présentation. C'est une démarche scientifique logique qui suit la règle de *complexité croissante* (P. Teilhard de Chardin), partant d'une description explicative d'un paysage et de ses fondements pour aboutir aux dynamiques, aux inégalités internes et à l'organisation spatiale singularisant les éléments constitutifs d'ensembles et sous-ensembles selon leurs fonctions, leurs particularismes, les systèmes qui les structurent et les régissent. Inévitablement un cheminement ainsi normalisé, imposé pour des raisons didactiques, contredit la réalité vive, nécessairement globale, de chaque entité socio-spatiale. Mais, justement, il s'explique par l'impossibilité de définir de manière précise une part de ses entités dont les limites et les singularités varient selon les acteurs et les clés de lecture choisies pour les étudier. C'est alors que le relais du lecteur s'impose pour faire siennes ces démarches en les soumettant à la balance de son jugement, comme d'ailleurs le firent avant lui les auteurs des cartes et commentaires maintenant soumis à son regard critique : l'histoire et la culture de chacun pèsent naturellement en cette occurrence.

Conclusion.

Je ne vois guère à conclure, si ce n'est que trop de consultants de cartes, faute d'avoir saisi la démarche qu'adoptent, ou devraient adopter, tous les géographes soucieux de correctement

et ainsi ne pas faire mentir le paysage, ou bien s'amuse à rendre obscur par la cartographie ce qui seraient, à leur dire et à leur entendement, plus aisément explicable par d'autres techniques de lecture. Et là, hors par le roman, j'ai un doute sur la plus grande efficience de ces autres techniques de lecture.